

Handwritten: 4.30

IN PIAM MEMORIAM.

ÉLOGES FUNÈBRES

- 1^o de M. l'abbé P. H. JASPAR,
2^o de M. l'abbé F. H. RAMAKERS,
3^o de M. l'abbé P. J. SLITS,
4^o de M. l'abbé G. SLITS,

PROFESSEURS A ROLDUC.

PAR

MGR. W. EVERTS,

DIRECTEUR DE ROLDUC.

CHEZ N. ALBERTS, KERKRADE
1888.



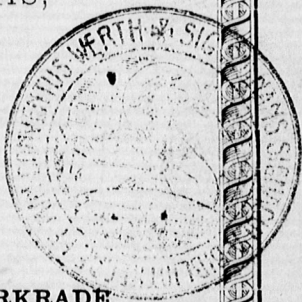
IN PIAM MEMORIAM.

ÉLOGES FUNÈBRES

1° de M. l'abbé P. H. JASPAR,
2° de M. l'abbé F. H. RAMAKERS,
3° de M. l'abbé P. J. SLITS,
4° de M. l'abbé G. SLITS,
PROFESSEURS A ROLDUC.

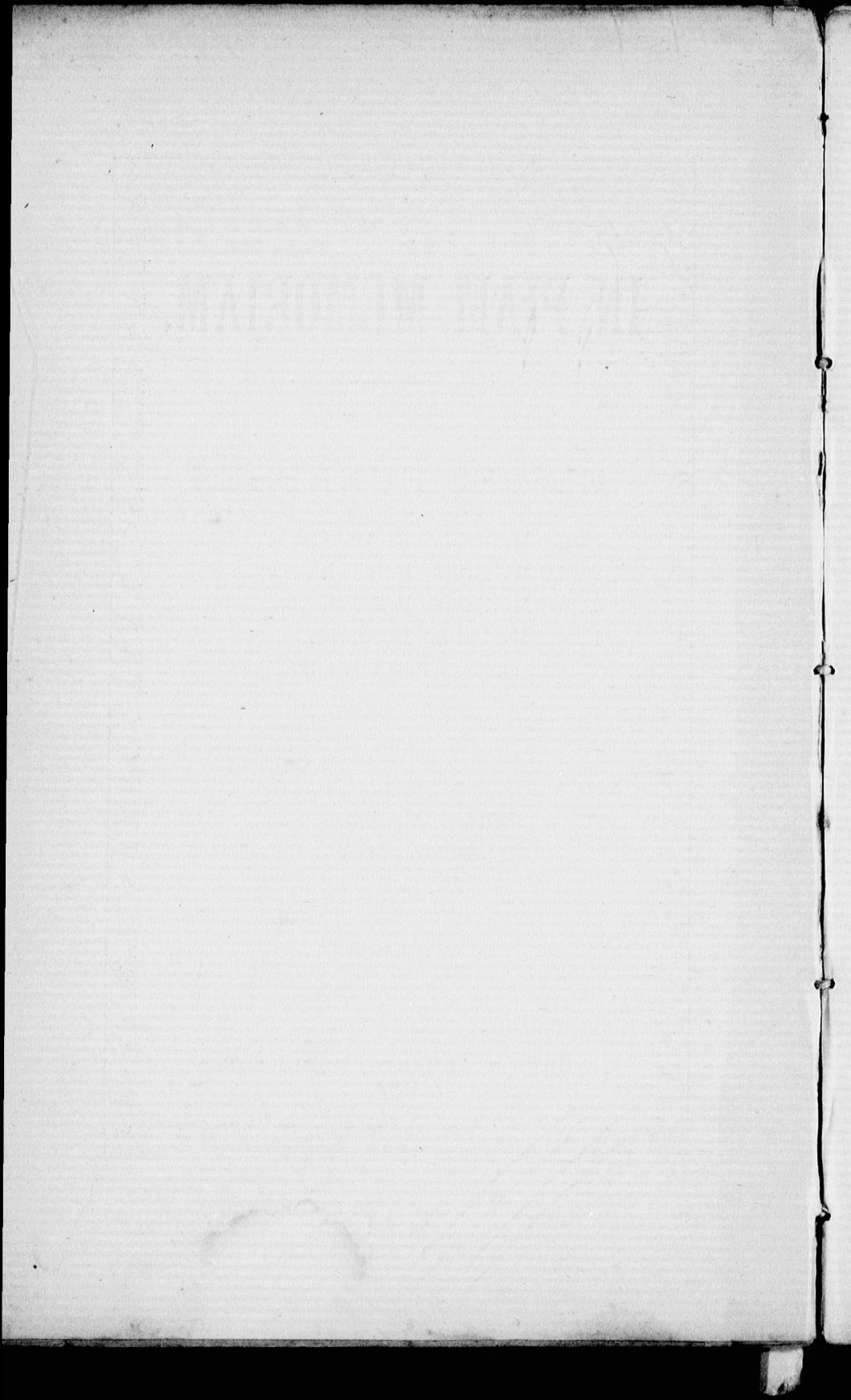
PAR

MGR. W. EVERTS,
DIRECTEUR DE ROLDUC.



CHEZ N. ALBERTS, KERKRADE.
1888.

MB 361

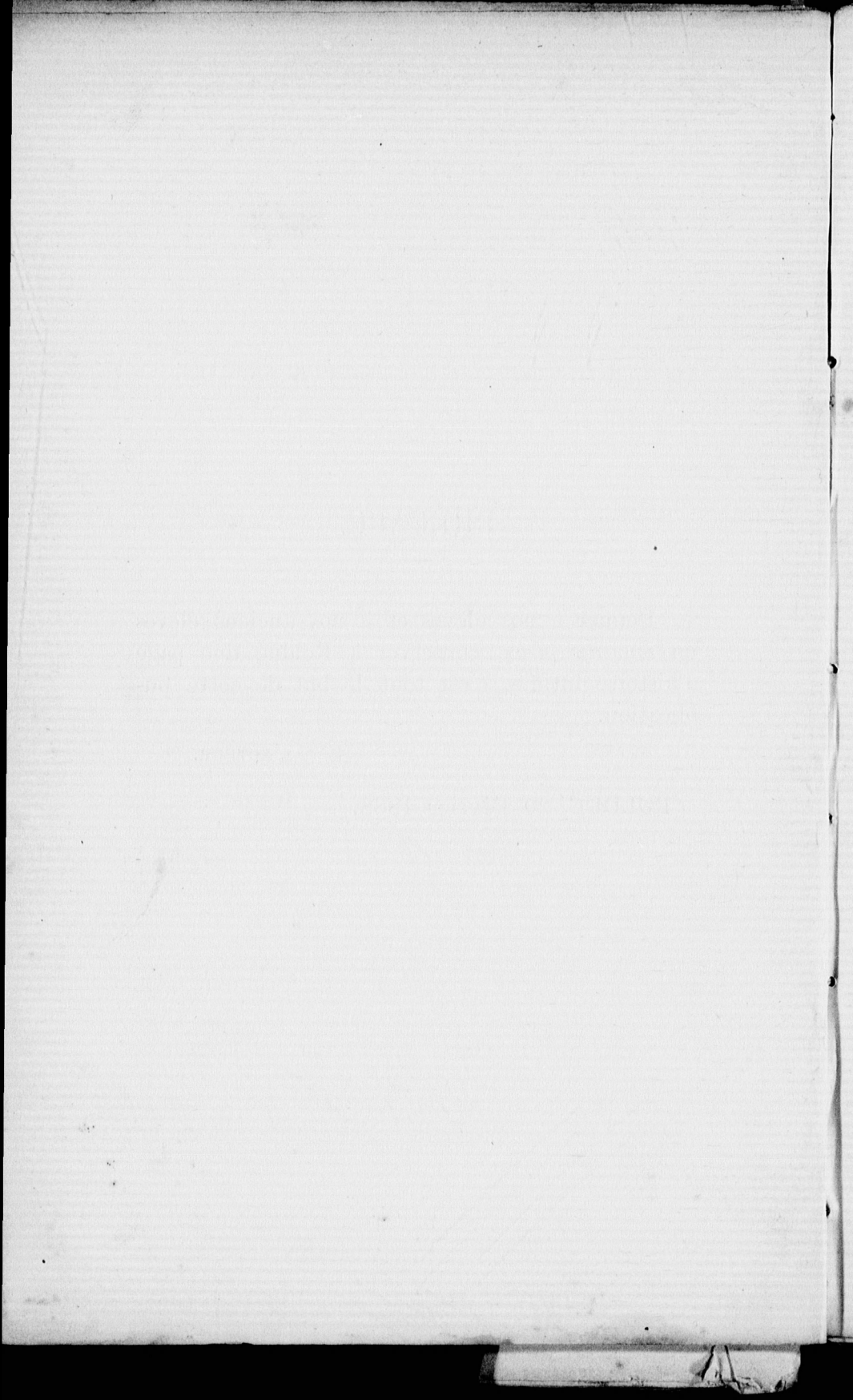


PRÉFACE.

Donner à nos élèves et à nos anciens élèves un *souvenir pieux*, conserver à Rolduc une page d'histoire intime, c'est tout le but de cette publication.

L'AUTEUR.

ROLDUC, 20 Février 1888.



I.

A la Mémoire de M. l'abbé P. H. JASPAR.

Professeur à Rolduc.

Exspectans exspectavi Dominum et intendit mihi.
J'ai attendu le Seigneur avec impatience, et Il
s'est tourné vers moi. Ps. XXXIX, 1.

Messieurs ! Chers Elèves !

C'est à peine que l'on croirait pouvoir appliquer ces paroles à celui dont nous pleurons la perte. Plein de vie, de santé et de force, il semblait destiné à fournir ici-bas une longue carrière, et à montrer, un jour, sous les cheveux blancs de la vieillesse, toute la verdeur du jeune âge. Et tout-à-coup il tombe, comme frappé par la foudre partie d'un ciel sans nuage, emporté comme par un soudain ouragan, et réalisant ainsi, par un saisissant exemple, cet oracle des SS. Ecritures: la mort arrive comme un voleur pendant la nuit, quand nous y pensons le moins. Certes, direz-vous, nous comptons sur l'infinie bonté du Dieu des miséricordes; certes, le St Sacrifice qu'il eut le bonheur d'offrir encore, quelques heures avant de paraître devant l'Agneau immolé, devenu son juge, nous est une garantie que ce coeur, où s'immolait la divine Victime, était pur et saint, et que le Seigneur l'a accueilli dans son Paradis. Mais comment croire, que

ce prêtre, à la constitution robuste, ait vécu dans l'attente, et vous nous dites dans le désir de cette heure suprême de la venue du Seigneur?

Et pourtant il en est ainsi. La vie du véritable chrétien n'est qu'une longue préparation à la mort. Il sait que ses jours sont comptés; qu'ils s'évanouissent comme une ombre; que la vie la plus longue n'est qu'un point presque imperceptible entre deux éternités; que nous n'avons point ici une cité permanente, mais que nous attendons une demeure meilleure, éternelle. Dans ce sens tout vrai chrétien, tout prêtre surtout, aspire à la mort et prononce le *»cupio dissolvi»* de l'Apôtre. Ah! mes frères, laissons à l'incrédule sa théorie du désespoir, le triste privilège de ne voir, dans la mort, que les souffrances du corps, les dures séparations et les horreurs du tombeau. Pour nous, enfants du Christ et de sa S^{te} Eglise, la mort n'est qu'un passage, les séparations une apparence, et le tombeau la porte du ciel. Oui! heureux, bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! Je le dis sans crainte de blesser ces coeurs fraternels, qui saignent pourtant bien vivement, sans crainte même de manquer à la sainte douleur de celle qui, accablée par tant de pertes, plus encore que par les infirmités de l'âge, n'a pu venir recueillir le dernier soupir de son enfant bien-aimé, et garde là-bas la terre où l'on creusera sa tombe, avec la même sollicitude et le même amour avec lesquels elle y gardait autrefois son berceau.

Or, tels étaient les sentiments, telle était la conviction inébranlable du pieux prêtre auquel nous rendons ces derniers honneurs. Elevée sous l'aile de l'amour maternel et sous l'égide de la religion, son âme pure et candide sut prendre son essor vers le ciel et les choses de Dieu, à l'âge où le grand nombre ne songent qu'aux vains amusements et aux jeux de l'enfance. Il avait compris dès lors que la terre n'est qu'un exil, mais que notre vé-

ritable patrie est le ciel. Aussi tourna-t-il de bonne heure ses plus vives aspirations vers le sacerdoce, comme vers un état où il serait le mieux à l'abri des dangers du monde, le plus à même de travailler à la gloire de son unique maître et à la sanctification des âmes.

Bientôt il quitta le toit paternel, auquel il demeura pourtant attaché du fond de ses entrailles, et s'en alla jeter, pendant quelques années, les fondements de son éducation scientifique, au collège de Weert. Il y laissa les meilleurs souvenirs, ceux d'un jeune homme vertueux, parfaitement rangé et d'une grande application jointe à un entendement lucide.

Entrant alors au petit-séminaire de Rolduc, il ne fit que développer le germe de toutes les heureuses dispositions dont il était doué. Sa vocation semble se dessiner toujours plus nettement, et le jeune lévite, dès lors, se fait un devoir de mettre sa piété, sa charité, son amour de l'autorité et de l'ordre à la hauteur de ses grandes destinées. Un instant seulement il semble hésiter. Il rentre même dans le monde; mais bientôt, semblable à ces plantes des régions du soleil levant qui s'étiolent au souffle des vents du Septentrion, il se sentit mal à l'aise et, ne pouvant s'acclimater dans ces sphères insolites, il retourna au séminaire, comme la colombe qui se réfugie contre l'orage, dans les fissures du rocher.

Ici, nous avons eu l'avantage de le voir à l'oeuvre, pendant plusieurs années. Son zèle à l'étude, son amour de l'ordre, sa soumission filiale à ses maîtres, sa foi simple, mais vive et efficace ne se démentirent jamais. Il fut aussi bon camarade qu'il avait été bon fils, pardonnant tout, n'offensant jamais, et se prêtant avec une grâce admirable aux innocents badinages de l'amitié; mais par-dessus tout, édifiant tout le monde, par la régularité de sa conduite et la sainteté de ses mœurs.

Peut-on s'étonner que, au grand-séminaire de Rure-

monde, il se sentit pénétré, plus vivement que jamais, du devoir de mettre son caractère et sa vertu au niveau de la sublime vocation vers laquelle il avançait ? Quel amour de ses devoirs ! quel zèle à avancer dans le chemin de la perfection ! Quelle gravité à côté de cette aimable simplicité ! Quel sérieux, dans tout ce qui devait le préparer aux graves obligations du sacerdoce ! quel gracieux abandon, quel bienveillant laisser-aller, quand il s'agissait des mille riens de la vie de communauté !

Il entre dans les saints ordres, avec cette timidité qui prouve qu'il appréciait toute la gravité des obligations redoutables du sacerdoce, mais avec cette fermeté aussi qui est le fruit d'une vocation éprouvée et d'une résolution inébranlable d'y répondre dignement. Je vous laisse deviner quelles peuvent avoir été les puissantes émotions, les sublimes élans qui transportèrent cette âme si heureusement préparée, lorsque, pour la première fois, il offrit à Dieu l'innocente victime du Calvaire, dans l'auguste sacrifice des autels. Vous y eûtes votre part, ô pauvre mère, alors si heureuse et maintenant si désolée ! Vous y eûtes votre part, ô ses frères et sœurs bien-aimés ! Vous y eûtes votre large part de souvenir, ô âme de son père, qui souriez, du haut du ciel, aux bénédictions de votre famille sur la terre !

Le voilà donc armé pour les luttes du Seigneur, ce jeune et vaillant prêtre. Le voilà plein du Dieu qui le guide et l'inspire. Quel autre avenir que la noble carrière de l'enseignement et de l'éducation pouvait attendre un lévite si heureusement doué et si dignement préparé ?

Ici je fais un appel à vous, jeunes gens, à vous dont ce zélé prêtre a guidé les premiers pas dans la carrière des études, les premiers pas dans la vie. N'êtes-vous pas persuadés que ce vrai disciple du Christ, comme son divin Maître, montrait d'abord, dans sa vie, les vertus dont il vous recommandait la pratique : » *cœpit facere*

et docere"? N'êtes-vous pas convaincus qu'il cherchait avant tout votre âme, avant tout votre bonheur futur? Oseriez-vous nier que, même dans sa sage sévérité, il n'ait eu d'autre mobile que la conviction du devoir à accomplir, d'autre but que le bien à vous faire? Craindriez-vous d'avouer que vous l'aimiez de tout votre coeur, ce maître si grave, si dévoué, et que les rares sourires de sa bouche vous rendaient heureux et fiers? Ah! vous l'avez bien prouvé, par un trait touchant, lorsque, à l'annonce de sa mort inopinée, vous offrites spontanément et avec une noble générosité, pour le soulagement de son âme, ce qui était destiné, par lui et par vous, à des délassements bien mérités. Chers Enfants, mon coeur vous en bénit et Dieu vous en tiendra largement compte.

Et nous, ses confrères, Messieurs et Chers Elèves, vous ne saurez jamais quel utile collègue, quel zélé collaborateur, quel aimable ami nous perdons en lui. Qui plus que lui aimait la prière et la ponctuelle observance de ses devoirs religieux? qui plus que lui respectait l'autorité, si indigne que fût celui qui en était revêtu? Il nous édifiait tous par sa grande, j'allais dire sa religieuse régularité, par sa scrupuleuse exactitude à tout ce qui concernait ses devoirs de prêtre et de professeur. Il nous charmait par sa mansuétude, par sa bonté simple et native, aussi éloignée des défaillances de la faiblesse, que des misérables calculs de l'égoïsme et de l'amour propre. Il aimait sa vocation; il vouait à son service toute l'énergie d'une volonté ferme, inébranlable, toutes les clartés d'un esprit juste et solidement trempé, tous les dévouements d'une âme généreuse, éclairée par les radieuses clartés de la foi et purifiée tous les jours au contact de l'Agneau immaculé.

Et ne croyez pas que la première, la plus sacrée des affections terrestres, celle de la famille, ait souffert la

moindre atteinte des multiples et doux liens qui unissaient le coeur de ce respectable prêtre à ses confrères et à ses jeunes élèves. L'amour pour sa vénérable mère, comme l'amour fraternel, était vivace en lui. Il n'y a pas huit jours que, s'adressant à un de ses confrères, il lui dit, avec une candeur presqu'enfantine : » dans trois semaines nous allons revoir la petite mère : oh ! que c'est heureux d'avoir encore sa mère ! » L'entendez-vous, jeune homme, vous dont la conduite coupable afflige vos parents, dès votre jeune âge, en attendant que vous leur brisiez le coeur, par vos désordres et vos ingratitude, quand la vieillesse les inclinera vers le tombeau ? C'est ainsi que les saints aiment leurs parents ; c'est ainsi que la religion sanctifie et renforce tous les grands et nobles penchants de la nature !

» *Expectans expectavi Dominum.* » Je reviens un instant au texte que nous avons cité au début de cette esquisse. Un homme, un prêtre qui comprenait et accomplissait si parfaitement sa mission, croyez-vous qu'il ait compté sur quelque récompense ici bas ? Croyez-vous qu'il se soit attaché même aux jouissances légitimes du devoir accompli et du bien opéré ? Non ! il avait toujours devant l'esprit les vanités des choses de la terre ; il attendait, et comme avec impatience, la couronne plus durable du ciel. » La vie, ah ! ne vous y attachez pas, disait-il, naguère encore, à l'un de ses plus jeunes confrères : j'en ai goûté toutes les amertumes ! » La vie ? dit-il une autre fois, c'est bien court. Vivons en sorte d'être toujours prêts à partir ! »

Il semblait même qu'il eût un pressentiment et comme un mystérieux avertissement de sa fin prématurée et soudaine. A différentes reprises, il s'exprima clairement sur ce point, en disant : » je mourrai jeune : je mourrai de mort subite. »

Il alla jusqu'à décider de son lieu de sépulture et

en avertir gravement ses collègues. Et lorsque, il y a une année à peine, il venait de déposer au sépulcre une soeur bien-aimée, après bien d'autres deuils, il déclara, en termes formels à ses frères, « que son tour à lui était venu. » Et nous croirions que la mort l'ait surpris ? Et nous craindrions que se saint prêtre qui vivait si manifestement dans l'attente de son Juge n'ait pas pris soin d'être toujours prêt à rendre compte de sa gestion ? Non ! mille fois non ! Il s'en est allé, les mains pleines de bonnes et saintes oeuvres, gardant encore sur son coeur la victime sainte qui venait de s'y immoler. C'est la conviction de notre foi ; c'est la consolation de notre deuil ; c'est le fondement de nos espérances éternelles !

Toutefois, il faut le croire, Dieu a voulu nous avertir, par ce coup inattendu, de ne pas oublier cette terrible sentence de la mort prononcée contre nous. Peut-être cet avertissement n'était il pas inutile pour nous. Peut-être alliez vous succomber aux dangers qui vous attendent, pendant les vacances prochaines, sans cette grave et solennelle voix de la mort qui retentit aujourd'hui à vos oreilles. Recueillons donc cette instruction et rendons nous attentifs à ces leçons de la mort, d'après ces paroles de St Augustin : « sit mors pro doctore. »

Mais d'un autre côté, élevons nos coeurs : « sursum corda ! » Détournons nos regards de la terre et portons les vers le ciel ! Ici tout passe, là tout demeure ; ici tout attriste ; là tout console ; ici tout trompe nos espérances, là tout les réalise ! Assis aux bords des fleuves de l'exil, nous te saluons, divine patrie de nos âmes ! Que notre main droite se dessèche, que notre langue s'attache à notre palais, si nos coeurs t'oublient, ô Jérusalem du ciel ! si tu n'es pas la première, dans nos souvenirs, la première, dans nos cantiques de réjouissance ! C'est au milieu de tes splendeurs immortelles que nous aimons à nous représenter ce fils, ce frère, cet ami, ce maître bien-aimé.

Ah ! jouis, âme sainte, jouis pleinement de ces joies ineffables, ou, si quelque légère tache de fragilité humaine t'en tient encore éloignée, compte sur nos prières, comme nous comptons sur les tiennes !

Adieu ! La mort a beau nous séparer ; tant que la foi nous laissera le rendez-vous du ciel, notre cri d'adieu sera toujours : au revoir ! au revoir ! dans le sein de Dieu ! Ainsi-soit-il.

Prononcé à Rolduc , le 27 Mars 1879.

II.

A la Mémoire de M. l'abbé F. H. RAMAKERS,

Préfet de discipline à Rolduc.

Ego te clarificavi super terram; opus consummavi,
quod dedisti mihi ut faciam.

Je vous ai glorifié sur la terre, et l'oeuvre que
Vous m'avez donné à accomplir, je l'ai achevée.
(JOHAN. XVII. 4.)

Messieurs! Chers Elèves!

Ce sont les paroles par lesquelles le Dieu-Sauveur, au moment où Il venait d'instituer le Sacrement, de son amour et où Il allait sceller de son sang, sa doctrine et son oeuvre, rend compte, à son Père céleste, de la mission qui Lui a été confiée. Loin de nous la témérité et le blasphème de vouloir mettre sur une même ligne le Créateur et la créature, l'Infinie Perfection et la misère humaine; mais personne ne niera que le prêtre ne soit, dans l'Eglise, la plus haute personnification de J.-Chr., son représentant, et comme son lieutenant sur la terre, et que, par conséquent, il faut qu'il existe entre son divin modèle et lui, entre le Maître et le disciple, une conformité de vie et de tendance la plus grande possible. Il faut que le prêtre s'attache à réaliser son sublime idéal, son prototype; il faut que le coeur, l'âme, le corps, les oeuvres, tout le prêtre, soit marqué des traits profonds de J. Chr., qu'il soit un autre J. Chr. enfin. Mais alors aussi, à la vie dignement remplie d'un

véritable prêtre, on peut appliquer, dans une mesure limitée, l'éloge qui revient pleinement et surabondamment à son modèle, le Prêtre Éternel de la nouvelle alliance. Et dans ce sens, je ne crains pas de dire, devant tous ceux qui ont vu à l'oeuvre celui dont nous pleurons la perte, du haut de cette chaire de vérité et en face du S^t Tabernacle: le cher et regretté prêtre à qui nous rendons aujourd'hui les honneurs suprêmes, a glorifié Dieu sur la terre et il a achevé l'oeuvre qui lui était échue en partage.

Né en 1828, dans la vieille cité de la Meuse, à l'ombre même de l'antique dôme de S^t Servais, il semblait prédestiné, à être, comme cet illustre apôtre de nos contrées, un fidèle gardien ⁽¹⁾ du troupeau confié à ses soins. Tout ce que peut une éducation chrétienne — et dans ce temps-là l'enseignement public lui-même n'avait pas encore exclu et renié l'auteur de tout don parfait et de toute science — tout ce que peut une éducation profondément religieuse, sous le toit paternel et sur les bancs de l'école, concourut à former le coeur et l'esprit du jeune François. Bientôt il commença ses études à l'Athénée de sa ville natale. Mais à mesure que la vocation au sacerdoce se développait dans son âme, il sentit davantage le besoin de se séparer d'un monde qui ne serait jamais son partage. Il vint à Rolduc, au moment où le jeune diocèse de Ruremonde, sorti radieux de sa tombe séculaire, venait d'ouvrir son petit-séminaire à lui, en l'année 1843. Depuis ce temps — permettez-moi, Messieurs et Chers Elèves, de placer ici ce souvenir personnel — depuis ce jour, je fus son compagnon de classe et son ami; depuis cette heure, Dieu nous destina à cheminer, côte à côte, à travers la vie et à travailler plus tard à la même oeuvre. Pendant 38 années, vivre sous un même toit, s'asseoir à une même table, tendre à un même but, se réjouir des mêmes joies, souffrir des mêmes

(1) *Servatius a servando.*

douleurs; pendant 38 ans, répandre chaque jour ses sueurs sur le même champ, se rencontrer chaque soir au pied de la même croix, se fortifier chaque matin au même banquet Eucharistique.... ah! Messieurs, vous conviendrez que j'ai quelque droit de prétendre l'avoir bien connu, et quelque droit aussi de m'affliger, de m'effrayer de la place vide qu'il laisse à mes côtés.

Sans être ce qu'on appelle un élève brillant, le cher défunt se distingua, pendant ses années d'études, par une intelligence facile, une excellente mémoire et surtout beaucoup de régularité et d'ordre, dans son travail, comme dans sa conduite. Dès lors, chez lui, tout avait sa place, tout avait son heure, tout avait sa mesure. Ce fut le trait distinctif de son caractère, sa vie durant. Au jeune homme qui sait sitôt vaincre le penchant au dérèglement, à l'excessif, penchant si propre au jeune âge, l'application à l'étude, l'obéissance à la règle, la prière, la victoire sur son propre coeur, tout cela ne lui coûte rien. Aussi François quitta-t-il Rolduc pour le grand-séminaire de Ruremonde, comme un homme déjà formé et complètement rassis.

Bientôt l'esprit qui vivifie cette importante institution, les hautes études et par-dessus tout les ordres sacrés développèrent et rendirent stables les heureuses dispositions du jeune lévite. Au contact, pour ainsi dire plus immédiat de la Divinité, sa foi avait grandi, sa piété s'était éclairée, son zèle sacerdotal s'était enflammé. Distingué par l'oeil clairvoyant de feu Mgr. Peters, et appelé par notre immortel évêque, il vint à Rolduc, armé de pied en cap pour les saintes luttes du sacerdoce, et décidé à y combattre jusqu'à la mort. Oui! jusqu'à la mort! Car alors déjà, et durant les premières années de sa laborieuse carrière, les marques de faiblesse, signes avant-coureurs d'une fin plus ou moins prochaine, se firent sentir. Il réussit pourtant à les surmonter, et c'est seulement depuis

une couple d'années que nous commençames de craindre l'approche de la catastrophe, qui plonge aujourd'hui dans le deuil le plus amer une famille dont il était le centre, l'appui et la gloire, et cette autre famille pour laquelle la grâce lui avait départi des sentiments de père, des sentiments de frère.

Oui, chers élèves, c'est comme un père que ce grand coeur vous aimait. Cet homme inflexible pour tout ce qui concerne l'ordre, la discipline et le devoir, modèle de régularité et d'exactitude lui-même, ne comptait pour rien les fatigues, les privations et les sacrifices, lorsqu'il s'agissait de vous être utile, d'éloigner de vos jeunes années, d'éloigner de vos âmes surtout, ce qui pouvait vous nuire, vous attrister, vous porter atteinte. Vous étiez son souci du jour et son rêve de la nuit, et maintes fois, lorsque vous reposiez entre les bras du sommeil, il veillait, ange-gardien visible de cette maison, autour de votre couche. Il vous aimait saintement et purement, sans acception de personnes, sans arrière-pensée, sans aucun calcul d'égoïsme et d'amour propre. Il aimait vos âmes immortelles, arrachées, au prix d'un sang divin, aux griffes du démon, vos âmes saintes marquées au sceau de la prédestination, les épouses du Christ et ses cohéritières au royaume du ciel. Que lui importait-il dès lors d'être parfois méconnu, peut-être même payé d'ingratitude ? » *Da mihi animas, caetera tolle tibi* », donnez-moi les âmes et gardez tout le reste ; c'était son adage, sa force et le secret de cette rare ténacité à l'oeuvre du sacrifice et du dévouement. Et à la longue, il n'y a que cela qui vaille ! Mais aussi, voyez ce qu'il a opéré. Que d'âmes ramenées ou raffermies, par sa vigilance et par ses exhortations, au chemin de la vertu qui est et sera toujours le chemin de l'honneur et du bonheur ! que de périls évités, que de mauvaises inclinations vaincues, que d'obstacles écartés, que de chaînes rompues, que de vies dévouées, par ses soins, à la science et à l'accomplisse-

ment de tous les devoirs ! Quand un danger vous menaçait, il était le premier à vous prémunir ; quand un mal vous tourmentait, il travaillait sans relâche à vous en délivrer ; quand vous désiriez quelque plaisir ou quelque jeu, il était toujours là pour vous en fournir l'occasion ou le moyen. L'ordre, il est vrai, était son élément et comme sa passion ; mais il agissait par principe et par devoir, et il ne vint jamais à l'idée de personne de le taxer d'injustice, de caprice ou de partialité. Aussi, nous le savons, malgré la sévère exactitude qui est la qualité inhérente, j'allais dire l'immuable dogme des fonctions dont il était revêtu, vous lui aviez voué un respect filial, une vénération pleine d'amour. Vous nous l'avez bien prouvé, lorsque, dès les premières atteintes de son mal, vos regards inquiets et bienveillants interrogeaient ses traits pâissants et sa pénible démarche, lorsque, un jour, au retour d'une vigueur, hélas ! trop pressée de disparaître, vous le saluiez de vos vives acclamations, et surtout lorsque, pendant les heures, il faut bien dire les jours et les semaines de sa longue agonie, vous répandiez vos âmes en prières. Ah ! il s'en souviendra au haut du ciel, et de là il veillera sur vous, mieux et plus efficacement qu'il n'a pu le faire en sa vie.

Faut-il maintenant, Messieurs et Chers Elèves, vous introduire dans le sanctuaire de notre vie de communauté ? Faut-il vous dire quel était le cher défunt dans ses rapports avec nous ? Vis-à-vis de l'autorité, le plus simplement docile des enfants, quoique le représentant immédiat de cette autorité fût son égal en âge, son inférieur sous bien des rapports. S'il exigeait l'obéissance de ses inférieurs, c'est qu'il avait commencé par obéir d'abord lui-même, sans hésitation et sans vergogne. Vis-à-vis de ses confrères, il était le modèle de toutes les vertus sacerdotales ; édifiant par sa religieuse ponctualité à observer les prescriptions de la vie de chrétien, de

prêtre et de membre d'une communauté. Homme de l'heure et de la minute, esclave de son devoir, aucun plaisir, aucune distraction si chère qu'elle fût, ne pouvait l'en retenir. Généreux, hospitalier, sans fard et sans détours, il supportait tout et pardonnait tout. Si, dans ses rapports, il y avait, en apparence, certaine absence de chaleur et d'abandon, personne ne le soupçonna jamais de duplicité ou de manque de fidélité. On pouvait compter sur sa parfaite discrétion; et son franc-parler n'était que l'effusion d'une âme ennemie de tout mensonge et de toute sourde rancune.

Si toutes ces qualités ne restèrent pas cachées, pendant sa longue carrière de guide et gardien de la jeunesse, elles éclatèrent au grand jour, pendant sa douloureuse maladie. Alors, quelle patience, quel courage à supporter ses douleurs et ses faiblesses! quelle longanimité, quelle résignation, quelle joie même au milieu des épreuves! quelle reconnaissance pour les moindres services! quel courage héroïque en face de la mort! Mais plus encore, quelle foi dans sa préparation à cette heure suprême! quelle piété simple et sans apparat! Quelle espérance, quelle chrétienne certitude d'un bonheur sans fin! » Il en m'est pas permis de désirer ma mort, » disait-il, il y a quelques jours, » mais si Dieu me laissait le choix, j'aimerais mieux mourir que de vivre. » — Semblable au grand et saint évêque de Tours, il ne refusait pas un plus long labeur; » mais, ajoutait-il, puisque je ne pourrai plus reprendre mes fonctions, mieux vaut mourir sur la brèche. » L'entendez-vous, jeune homme, vous qui attachez votre âme aux biens périssables de ce monde, vous à qui la pensée de la mort est odieuse et trop effrayante? Quand on n'a su que faire son devoir, cette heure terrible est l'heure de la délivrance, le glas de la cloche funèbre est comme le retentissement de la chaîne qui tombe au seuil libre de la prison. Aussi je ne crains pas de le dire en

présence de ses plus proches et plus chers parents, heureux, mille fois heureux ceux qui achèvent, comme lui, au milieu des transports d'une joie toute céleste, une carrière pleine de mérites et pleine de bénédictions! On a la certitude inébranlable que cette âme s'est envolée, d'un rapide essor, vers le sein de Dieu. Ne dirait-on pas que le doux sourire qui rayonnait autour de ses lèvres, longtemps après sa mort, fût le reflet du bonheur ineffable qui transporta son âme, lorsqu'au sortir de la vie et sur le seuil de l'immortalité, elle salua Dieu qui lui apparaissait face à face, mais comme un père plein de miséricorde, au milieu de la gloire des anges et des saints?

C'est là que nous aimons à vous contempler, ô excellent frère, ô guide sage, ô ami fidèle! C'est là que nos souvenirs iront vous chercher, à l'heure de la prière, comme à l'heure des épreuves et des tribulations! C'est là que vos vertus et vos exemples nous resteront un immortel avertissement, un vivant modèle. C'est de là que vous veillerez sur ce Rolduc qui vous fut si cher et qui vous doit tant! Cette oeuvre que le Maître du champ vous avait confiée, vous en avez dignement et courageusement achevé votre part. Par votre sainte vie et votre influence bénie sur la jeunesse confiée à vos soins, vous avez glorifié Dieu, et Dieu à son tour vous glorifie. Vos restes vénérés reposeront là-bas, sous nos yeux, près de cette cour où vous exerciez si humblement et si vaillamment votre noble ministère. Sur votre tombe, nous irons recueillir le courage et la foi, pour continuer votre tâche. Nous apprendrons de vous à sanctifier notre vie, afin de nous préparer, comme vous, une mort sainte. Votre fin nous avertit que la nôtre ne saurait être éloignée. Heureux si, éclairés par votre exemple, à l'heure suprême, pleins d'une inébranlable espérance, nous pouvons, comme vous, nous écrier: »ô mort où est ta victoire!''

Ainsi-soit-il!

Prononcé à Rolduc, le 20 Mai 1882.

III.

A la Mémoire de M. l'abbé P. J. SLITS,

Professeur à Rolduc.

Domine, dilexi decorem domus tuae et locum habitationis gloriae tuae.

Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et la demeure de votre gloire. Ps. xxv. 8.

Messieurs, Chers Elèves,

Un jour, le Psalmiste se plaçant à la face du Seigneur, avec cette sainte familiarité des anciens justes, osa Lui dire: Jugez-moi, Seigneur, *judica me, Domine*. Puis, énumérant les titres qu'il croyait avoir à Sa miséricorde, il ajouta: je me suis complu à reconnaître Votre vérité, je n'ai point pris place aux conciliabules de la vanité; j'ai eu en horreur les rassemblements des méchants; j'ai lavé mes mains dans l'innocence, j'ai entouré votre autel, afin d'entendre le chant de vos louanges et de publier toutes vos merveilles. Ensuite, comme pour résumer et couronner ces titres, il termina en s'écriant: Seigneur, j'ai aimé la beauté de Votre maison et la demeure de Votre gloire, ah! ne perdez pas mon âme avec les impies! *Domine, dilexi decorem domus tuae et locum habitationis gloriae tuae. Ne perdas cum impiis animam meam!*

Il faut donc que cet amour de la maison du Seigneur soit un acte bien méritoire, puisque le Prophète en fait comme un droit à la mansuétude du Juge suprême et à

la couronne des élus. Or, Dieu a deux espèces de demeures, deux temples sur la terre. Le premier, c'est cet édifice que la main de l'homme Lui a bâti et où Il daigne résider, en vertu de la consécration qu'il a reçu et où il dresse son saint tabernacle, dans l'adorable mystère eucharistique. Le second, c'est l'âme humaine purifiée et sanctifiée par les eaux du Baptême, dans laquelle Il descend avec sa divinité et son humanité, avec sa chair et son sang, et dont Il fait ainsi son temple vivant : *Templum spiritus sancti*. Il s'en suit que tout homme, tout prêtre en particulier, qui consacre sa vie à l'amour et à l'embellissement de cette double demeure de Dieu parmi nous, peut se convaincre qu'il a accompli une grande et noble tâche ici-bas, qu'il a contribué sa part à la glorification du Créateur par ses créatures et s'attendre non pas à être rejeté avec les impies, mais à contempler les splendeurs de la patrie céleste.

En ce moment, Messieurs et Chers Elèves, vos pensées devancent mes paroles et vous vous dites : c'est toute la vie de celui que nous pleurons et auquel nous rendons aujourd'hui les honneurs suprêmes. Et vous dites vrai. La rapide esquisse de sa simple histoire vous en convaincra.

Né en 1822, dans le lieu natal du célèbre et pieux Merlo-Horstius, de parents profondément chrétiens, Pierre Jacques Slits, montra, à un âge très-précoce, une grande simplicité de cœur et une remarquable facilité d'intelligence jointe à une irrésistible vocation au sacerdoce. Il commença et acheva toutes ses études littéraires au collège voisin de Venray, que la sollicitude et l'énergie de Mgr. Van Bommel, évêque de Liège, d'illustre mémoire, venait de relever alors de ses ruines. Tous ceux qui l'ont connu, à cette époque, et il y en a de présents dans cette enceinte, lui rendront le témoignage, que sa jeunesse a été pleinement et saintement chrétienne ; que presque sans

éprouver le moindre besoin des distractions et des jeux bien légitimes pourtant de cet âge, il était tout à ses études et tout à sa formation religieuse. Aussi, grâce à son zèle et à ses talents, il disputait parfois le premier rang, dans ses classes, à un condisciple richement doué qui occupe aujourd'hui une des plus éminentes positions dans notre diocèse; et grâce à sa foi vive et à sa profonde piété, il aimait à orner la maison de Dieu, aux grandes fêtes, et mieux encore, il ornait et sanctifiait le temple de son âme, faisant ainsi l'apprentissage de la carrière à laquelle Dieu le destinait.

On en était alors à une époque d'incertitude et de tâtonnements. A la suite du traité de Londres, connu sous le nom du traité des 24 articles, la partie du Limbourg qui forme actuellement le diocèse de Ruremonde, ayant été retrocédée au roi des Pays-Bas, ne put demeurer unie au diocèse de Liège, auquel elle avait appartenu jusqu'alors. Rolduc, il est vrai, resta quelque temps encore le séminaire commun et pour le diocèse de Liège et pour le jeune vicariat apostolique du Limbourg; mais ce n'était qu'un provisoire qui pouvait cesser d'un jour à l'autre. Les futurs lévites durent alors couronner leurs études littéraires, par un cours de philosophie qu'ils recueillirent les uns de la bouche d'un jeune prêtre élevé lui-même d'après la méthode moderne, les autres dans un humble presbytère de village, de la bouche d'un vieillard, que la tourmente de la grande révolution et les troubles de l'empire n'avaient pas empêché de devenir un saint et savant homme. Notre cher défunt fut du nombre des premiers.

A peine eut-il revêtu l'habit ecclésiastique, si longtemps et si ardemment désiré, pour commencer ses cours de théologie au nouveau séminaire de Ruremonde, que le jeune séminariste se vit arraché à sa chère retraite et ses ardentes études. — Que se passait-il?

Le petit-séminaire du diocèse de Liège avait été transféré à St.-Trond. Rolduc était abandonné, désert, presque spolié ! Ces vastes enceintes que vous voyez maintenant pleines des souvenirs de la piété et de la munificence des âmes chrétiennes, étaient nues alors et comme plongées dans un triste veuvage. Cet antique sanctuaire était privé des ornements et ustensiles les plus élémentaires et les plus indispensables, et semblait oublier les échos des hymnes sacrées qui y avaient retenti depuis plus de sept siècles. Que dis-je ? Ces murs mêmes étaient la propriété de l'étranger, et celui qui voulait l'habiter, ne le pouvait faire qu'à titre d'emprunt, de louage, presque de servage.

Dieu alors suscita parmi nous un de ces hommes rares, dont l'énergie et le dévouement, inspirés et soutenus par une foi merveilleuse, allaient racheter de la ruine cette demeure sainte, sur laquelle la bonté divine avait des desseins de miséricorde et d'amour, depuis tant de siècles.

Mgr. Peters, désigné par la Providence au choix de notre illustre et bien-aimé évêque, restait seul, avec trois jeunes collègues, au milieu des ruines et des angoisses de cette époque. Mais cet homme au regard prophétique, à l'âme chevaleresque, au dévouement sans mesure et sans limite — cet homme, notre éternel modèle à tous — s'entêtait à ne pas abandonner ces murs, si désolés qu'ils fussent. Rolduc devait revivre, reflourir, se repeupler. Rolduc devait, comme le second temple de Jérusalem, être plus magnifique dans son avenir que dans son passé. Plein de cette conviction, j'allais dire de ces promesses divines, il s'associa, nouveau Messie, douze hommes de bonne volonté. Un de ces hommes providentiels, le dernier parmi nous, ce fut celui dont nous pleurons la perte. Inexpérimentés dans la difficile tâche de l'éducation chrétienne, ces hommes de foi se mirent au travail *contra spem in spem* ; et Dieu seconda si bien leur

zèle, Il bénit si visiblement leur oeuvre, que, en moins de quatre ans, le nombre des élèves, de 60 qu'il était au début, s'accrut j'usqu'à plus de 250. — Tout était à reconstruire, à refaire Le professeur Slits eut, pour sa part, à maintenir, que dis-je ? à renouveler, à créer les splendeurs du culte, qui maintenant font l'admiration et la joie des âmes vraiment pieuses. Pendant 40 longues années, il s'est dévoué à cette oeuvre. Et si vous voyez quelles sont, à l'heure présente, les magnificences de nos solennités, quel est, relativement, le luxe de nos joyeuses fêtes religieuses, alors vous saurez combien cette âme de prêtre a aimé la beauté de la maison du Seigneur et la demeure de sa gloire.

Toutefois ce n'était que le côté matériel de la vocation de ces hommes à jamais bénis. L'oeuvre principale, la grande oeuvre, c'était celle de l'instruction et de l'éducation de cette chère jeunesse, que l'esprit pervers de notre triste siècle dispute à notre amour et à notre zèle sacerdotal. Il fallait la faire revivre, il fallait la faire triompher de ses ennemis ; il fallait ravir ces âmes rachetées du sang d'un Dieu aux étreintes d'une école sans foi ni loi, sans garanties pour la vie et sans espérances pour l'éternité.

Notre vénéré défunt eut, pour sa part, la portion la plus chérie du bercail, la première jeunesse, l'enfance. Il l'aima avec l'amour d'un père, mais d'un père étranger aux faiblesses de la nature, d'un père qui châtiait parce qu'il aimait, d'un père enfin, sanctifié et purifié par la religion. Il était la régularité, l'exactitude, l'ordre en personne, et il exigeait ces qualités dans ses élèves. Plus tard, ne se gênant pas de quitter la chaire du professeur pour les bancs de l'école, il alla achever ses études de sciences physiques, à l'université de Louvain et se dévoua dorénavant spécialement à cet enseignement. Des centaines, des milliers d'hommes, formés par ses leçons, occupent, à cette heure, des positions distinguées dans le

monde civil, comme dans le monde religieux. Il eut le rare bonheur de compter parmi ses élèves un plus jeune frère, qui, à son exemple, tendait au sacerdoce et à la tâche ardue de l'enseignement. Dieu a béni visiblement ce bienfait à la fois apostolique et fraternel. Ce frère devint son collègue, son ami, son compagnon inséparable, son bonheur et sa gloire, et pendant les longues heures de sa longue agonie, son soutien, sa consolation et comme son ange gardien.

Car il faut le dire, la santé du pauvre professeur était minée, ruinée. Depuis trois ans notre bien-aimé évêque, s'étonnant sans doute, dans la jouissance de sa verte vieillesse, qu'on puisse être usé avant d'avoir soixante ans, lui avait accordé un repos bien mérité. Que dis-je ? le repos ? Hélas ! ce n'était que le temps de se préparer à la mort. Car elle s'avavançait, la mort, à pas lents, mais sûrs.

Pendant 39 ans, la pieuse main de notre bien-aimé confrère avait préparé dans notre antique crypte, la crèche de Noël : à la quarantième fois, il s'en irait devant le trône du Fils de l'homme glorifié, pour y célébrer le souvenir de cette bienheureuse nuit qui étonna le ciel, en rachetant le monde. De longues semaines, de longs mois de souffrances supportées avec résignation non seulement, avec calme, mais gaîment et comme en riant, avaient épuré son âme et ravivé en elle le désir des collines éternelles. Il se détacha avec joie du peu qu'il possédait sur la terre et dont il n'avait jamais désiré l'accroissement. Sans doute que la beauté incréée de cette autre maison du Seigneur, à laquelle nous aspirons tous, lui était apparue. Il reçut les derniers secours de la religion avec ce calme, cette placidité, l'apanage de ceux qui, dans le sens de l'Evangile, sont simples d'esprit et de cœur ; et à l'avant-veille de la glorieuse et touchante fête de la Nativité, il s'endormit dans le Seigneur, non !

il naquit à la vie éternelle, selon la consolante expression de l'Eglise, et conformément à cette belle parole d'un Père, que le tombeau est le berceau de l'immortalité.

Ses restes vénérés reposeront parmi nous et seront, avec ceux de nos deux premiers directeurs, d'abord un souvenir inoubliable de cette vaillante et noble légion, qui conquit le second Rolduc, à la pointe non pas de son épée, mais de sa foi énergique et de son généreux dévouement, et ensuite un gage de la protection divine sur cette grande oeuvre, si visiblement et si largement bénie.

Ainsi-soit-il.

Prononcé à Rolduc, le 27 Décembre 1883.

IV.

A la Mémoire de M. l'abbé G. SLITS.

Professeur à Belduc.

»Homo simplex, et rectus, ac timens Deum et recedens a malo.» Un homme simple et droit et craignant Dieu et s'éloignant du mal. Livre de Job 1, 8.

Messieurs, Chers Elèves,

En ce temps-là, lorsque les fils de Dieu s'assemblèrent autour du Seigneur, Satan fut au milieu d'eux. Et le Seigneur lui dit: D'où viens-tu? Et Satan répondit: J'ai fait le tour de la terre et je l'ai traversée de part en part. Et le Seigneur lui dit: As-tu considéré mon serviteur Job, qui n'a point son égal sur la terre: »un homme simple, droit, craignant Dieu et s'éloignant du mal?» — En entendant ces paroles du livre de Job, n'êtes-vous pas frappés, Messieurs, comme je le suis moi-même, de la manière solennelle, j'allais dire officielle, dont Dieu appelle l'attention sur son héros, et de la façon dont Il fait son éloge? Il ne dit pas: As-tu vu mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, car c'est un grand et puissant monarque, c'est un invincible conquérant, c'est un sage, un illustre savant, un brillant orateur, un homme d'état sans pareil. Non! Dieu dit: c'est un homme simple, droit, craignant Dieu et fuyant le mal. Ah! c'est

que les jugements des hommes ne diffèrent que trop souvent de ceux de Dieu; c'est que la véritable grandeur n'est pas attachée à ce que le monde apprécie le plus; c'est que la simplicité et la droiture d'un coeur vertueux pèsent autrement dans la balance de l'éternité que toutes les gloires et toutes les grandeurs de la terre.

Jamais cette vérité ne nous a frappé comme en ce jour où nous rendons les derniers honneurs à un de ces hommes taillés à l'antique, qui, tout en étant richement doué de tous les dons du coeur et de l'esprit, n'en était pas moins une nature simple, droite et craignant Dieu. La courte esquisse de sa vie vous en donnera la preuve irréfragable.

Né dans un bourg florissant de cette partie de l'ancien duché de Gueldre qui n'a cessé de refournir les cadres de l'enseignement catholique dans notre diocèse, à Horst, en l'an de grâce 1829, le jeune GÉRARD, élevé par des parents sincèrement religieux, suivit bientôt les traces de son frère aîné, qui nous fut enlevé, il y a quatre ans à peine, et vint se réfugier au sanctuaire de Rolduc, où il passerait presque tout le reste de sa vie. Vous ne vous doutiez pas, Chers Elèves, en voyant cet homme si modeste et si simple, que, pendant ses années d'études, il brillait constamment aux premiers rangs dans toutes les branches de l'enseignement, parmi des compétiteurs plus que médiocrement doués. Vous ne vous doutiez pas que ce professeur, qui n'ambitionna jamais que d'être le guide et le père de la première jeunesse, de l'enfance, était de taille à occuper avec honneur, avec éclat, une chaire d'enseignement supérieur. Ah! il n'est pas si difficile de s'entourer d'une auréole de talent et de science, lorsqu'on a la mission d'initier une jeunesse généreuse et avide de progrès aux radieuses vérités de la Foi, aux sympathiques beautés des belles-lettres, aux infaillibles conclusions des sciences exactes ou aux éton-

nantes merveilles du règne naturel. Mais replier constamment les ailes d'une noble intelligence, qui ne demande pas mieux que de prendre son essor, se rabaisser sans cesse au niveau des esprits de 12 à 14 ans, les nourrir, non du vin qui étourdit, mais du lait qui fait croître et développer; se faire humble avec les petits; avaler toutes les épines d'un enseignement dont les cours plus élevés recueilleront les fleurs adorantes et les fruits savoureux; c'est, Messieurs et Chers Elèves, le poste le plus méritoire, le plus fructueux, le plus honorable, tout en étant le plus simple et le plus modeste. Ce fut, pendant plus de 32 ans, le poste du cher collègue que nous venons de perdre; c'est à le défendre qu'il usa son utile vie; c'est là qu'il est mort, les armes à la main; c'est de là, nous en avons le ferme espoir, que, soldat fidèle et sans reproche, il a été appelé à la gloire.

Mais j'ai devancé les années. Il me restait à vous dire que cet enfant, ce jeune homme dont je vous ai déjà dit les talents et les succès, avait encore plus à coeur la culture de son âme, l'avancement dans la vertu, que l'avancement dans la science; au point que non seulement il fut le modèle de ses condisciples, en obéissance, en piété, en amour de l'ordre et du devoir, mais qu'il fut toujours le favori de tous, maîtres et élèves, par la simplicité et la droiture de son coeur et l'aménité de son caractère.

Rolduc, à l'époque dont je parle, avait traversé les difficiles années de sa fondation ou mieux de sa reconstruction en faveur du diocèse de Ruremonde. Du fond de l'Allemagne une foule de jeunes gens accoururent pour y recevoir, avec l'enseignement des sciences humaines, celui de la science du salut. L'éducation laïque s'imposait, à côté de l'éducation ecclésiastique. Pour la faire réussir, il fallait des professeurs initiés non seulement à la langue, mais aussi au caractère et au genre

de culture qu'on exigeait dans ces régions, devenues depuis le puissant empire Germanique. Au sortir de ses cours de philosophie, le jeune Gérard fut envoyé à l'université catholique de Munster, pour y achever ses études. Mais notre vertueux étudiant ne fut pas autre, au milieu des tourbillons du monde, que dans la retraite du sanctuaire. Il recueillit tous les avantages de la vie et de l'enseignement universitaires, sans s'avilir par aucun des vices dont ils sont souvent la mère trop féconde. Il demeura l'homme simple, droit, craignant Dieu et fuyant le mal.

Depuis ses premières années d'études, le jeune Slits avait montré beaucoup de goût et d'aptitude pour le dessin : dès lors il maniait le crayon avec une remarquable dextérité et un goût exquis. A Munster il eut la bonne fortune de suivre un cours approfondi d'architecture et d'archéologie, dont le savant évêque de cette ville, Mgr. *Georg Müller*, d'illustre mémoire, se plaisait à gratifier personnellement les étudiants qui aspiraient à la prêtrise. Cet enseignement porta en lui de si heureux fruits, l'excita si vivement à cultiver les belles dispositions dont il était doué, que, d'apprenti et d'amateur, il devint un véritable artiste, l'émule de ces moines tant méconnus du moyen-âge dont les spirituelles, les gracieuses et subtiles enluminures font l'admiration des connaisseurs et le désespoir des pinceaux modernes. Il donna des preuves multiples de son talent, en enseignant, avec grand succès, l'art du dessin, y compris la partie architecturale et l'archéologie, et en réjouissant toutes les fêtes de l'Etablissement, celles de ses amis et de leurs familles, par de fraîches et délicates peintures. Son beau talent était partout et toujours au service de son noble cœur et de sa large charité. Aux grandes occasions, son travail devenait une véritable oeuvre d'art que l'on se plut à admirer au palais de nos rois et au palais plus auguste encore du Vatican. En outre, il secondait, par ses conseils et ses

plans, tous les prêtres qui s'apprêtaient à construire ou à restaurer quelque partie des édifices sacrés confiés à leur garde; mais toujours en s'affaçant et se faisant oublier lui-même. Toutefois son mérite ne demeura pas inconnu et lorsque, il y a quelques années, le gouvernement Néerlandais institua une commission chargée de la conservation des monuments nationaux d'architecture et d'art, le professeur Slits fut nommé un des correspondants de cette utile institution, que le fanatisme sectaire a depuis sacrifié à son impuissante rage.

En 1855, Gérard rentrait à Rolduc, pour ne plus le quitter. Quoiqu'il eût suivi tous les cours de théologie à l'académie de Munster, il n'était pas encore entré dans les saints ordres. Ce ne fut qu'après une année et demie de séjour parmi nous, le 15 Mars 1857, qu'il reçut l'onction sainte du sacerdoce, en ce lieu même où nous lui rendons, en ce jour, les honneurs suprêmes. Ah! il avait toujours fui le mal, même dans les occasions où celui-ci semblait vouloir s'imposer au coeur neuf et inexpérimenté du jeune homme; il avait toujours craint Dieu, et voilà que ce Dieu fort et terrible, vient à lui avec une bonté, une tendresse infinie, l'institue son ministre, son représentant dans le monde et déclare qu'il ne l'appellera plus désormais son serviteur, mais son ami et son frère. A l'oeuvre maintenant, jeune et généreux coeur! A l'oeuvre où vous appellent vos talents et vos inclinations! A l'oeuvre où Dieu vous attend, dès cette heure, et la couronne des élus, plus tard!

Tout en vous exposant les qualités et la formation du jeune lévite, j'ai pu déjà vous le montrer à sa tâche. Il la remplit si bien, si dignement et avec un zèle si persévérant, que pendant 32 ans il n'interrompit jamais ses cours, jusqu'à ce que le mal qui devait l'emporter, se fit sentir. Humble mais vaillante oeuvre! carrière pleine de succès et de bénédictions, où il forma une légion

d'utiles citoyens et une légion de recrues pour le ciel!

A mesure que le brave prêtre avançait en âge, sa simplicité et sa droiture innées s'épuraient encore. Dans son coeur, jamais aucune aversion personnelle, aucune rancune; sur ses lèvres, toujours la parole de vérité de douceur et de charité. Je ne pense pas qu'il ait jamais refusé de rendre un service, s'il était en son pouvoir de le rendre, ni qu'il ait jamais blessé volontairement qui que ce soit, dans ses paroles ou dans ses actes. Je pense, avec plus de conviction encore, qu'il n'a jamais eu d'ennemi personnel.

Mais si notre bien-aimé confrère aimait et pratiquait la simplicité, dans sa vie privée, il était large et magnifique quand il s'agissait de relever nos fêtes de famille et nos solennités religieuses. Longtemps il avait assisté son regretté frère dans cette oeuvre méritoire; depuis la mort de ce dernier, il la prit tout-entière à sa charge et l'accomplit avec tant de zèle, tant d'exactitude, tant de bon goût, qu'il mérita l'admiration de tous et que le souvenir nous en restera. On peut dire que le zèle de la maison de Dieu le consumait. Pendant la dernière semaine de sa vie, il s'en occupa encore avec amour; et le jour même où la mort le surprit, il traçait encore de son infatigable crayon les ornements qu'il voulait faire broder sur le linge destiné à l'usage du S. Sacrifice.

Ai-je dit que la mort le surprit? Il n'en est rien. Peu de jours auparavant il s'était approché encore du tribunal de pénitence, et le jour même où Dieu l'appela, il avait sacrifié sur l'autel de son coeur l'Agneau divin qui ôte les péchés du monde. Aussi nous ne pleurons pas sur vous, ô homme simple et droit, craignant Dieu et fuyant le mal, nous ne pleurons pas sur vous, qui avez bien combattu le combat du Seigneur et qui triomphez là-haut dans la contemplation de l'Eternelle Beauté! Mais nous pleurons sur nous, ô cher ami et digne maître, sur

nous à qui vous manquerez dorénavant, avec votre dévouement, votre droiture, vos talents et vos vertus ! Nous pleurons sur cette chère jeunesse qui ne pourra plus s'instruire de vos leçons, s'édifier de l'exemple de votre foi et de votre régularité ! Nous pleurons sur cette maison qui perd en vous un de ses plus beaux fleurons, un talent remarquable et un cœur d'or ! Je pleure, permettez-moi de l'ajouter, sur moi-même, qui vois, à des intervalles, hélas ! trop rapprochés, mes aides les plus fidèles, mes soutiens les plus fermes moissonnés par la mort. Voici le quatrième de ces chers et dignes amis qui s'en vont en moins de dix ans.

Ah ! pitié, Seigneur ! Ayez pitié de votre pauvre serviteur, pitié de cette sainte et chère institution ! Ne multipliez pas outre mesure nos deuils et nos ruines ! Ou du moins, donnez-nous la force et le courage de les réparer ! Faites revivre nos défunts, dans le dévouement, la vertu et le talent de leurs successeurs ! Donnez-nous de grands et nobles caractères, des intelligences d'élite et surtout d'héroïques vertus ! Suscitez parmi nous et fortifiez l'amour des âmes, l'amour du sacrifice, l'amour de toutes les grandes et nobles choses ! Et donnez à tous ceux qui ont passé leur vie à former pour vous tant de jeunes cœurs, le repos et la lumière éternels.

Ainsi-soit-il.

Prononcé à Rolduc, le 10 Février 1888.



